

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 61-62 (1994-1997)

Artikel: Les images de l'armailli dans l'identité cantonale
Autor: Sebastiani, Daniel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES IMAGES DE L'ARMAILLI DANS L'IDENTITÉ CANTONALE

Daniel Sebastiani*

I. Introduction

Ecrire l'histoire de l'armailli, selon l'approche mise au point par Pierre Nora, c'est confronter l'histoire de l'imaginaire à l'histoire de la réalité. Orientées vers le passé, les images de l'armailli répondent toujours aux interrogations présentes. Face à une réalité historique en mouvement, l'armailli est par conséquent investi de différentes valeurs compensatoires. Le mécanisme de compensation de l'imaginaire représente d'ailleurs la principale explication à la formation du lieu de mémoire.

II. Avant que ne se forme l'image de l'armailli (seconde moitié du XVIII^e siècle)

Du XVI^e au XVIII^e siècle, la Gruyère ne possède pas de représentation particulière. Bien que la production du fromage soit déjà au XVI^e siècle l'une des activités économiques les plus importantes de la région, l'armailli, la vache et la montagne ne sont pas encore investis d'un rôle identitaire. Sans donner une identité à sa vallée d'origine, le fromage lui-même ne caractérise que du point de vue économique la Gruyère. Quant au *Ranz des vaches*, apparu probablement avant le XV^e siècle, il est l'humus sur lequel grandira, plus tard, une fertile représentation.

II.a. La découverte des Alpes et le mythe du «bon sauvage»

A la fin du XVII^e siècle, les montagnes helvétiques n'expriment aucune valeur emblématique positive. Selon une opinion courante, elles ne sont que rochers inhospitaliers et gouffres horribles. Mais, durant la première moitié du XVIII^e siècle, les Alpes sont découvertes et bientôt appréciées par des citadins cultivés. Ce n'est donc que vers le milieu de ce siècle que la perception de la nature commence à se modifier grâce à des facteurs nouveaux comme le rousseauisme et le préromantisme. De nombreux voyageurs sillonnent la Suisse et s'enthousiasment pour ses paysages et ses pâtres. De retour chez eux, ils écrivent des récits souvent exaltés. Dans ce «siècle des Lumières», qui désigne plus particulièrement la seconde moitié du XVIII^e, les Alpes deviennent belles

* L'auteur remercie vivement Patrice Borcard de ses informations et remarques critiques.

et sauvages. Elles symbolisent désormais la liberté, la simplicité primitive et les vertus originelles. Grâce au mythe des Alpes, les Suisses s'imaginent de plus en plus appartenir à un peuple de bergers. Vers la fin de l'Ancien Régime, l'Oberland bernois et les cantons primitifs deviennent ainsi le centre géographique d'un sentiment national en gestation. A la représentation pittoresque et embellie de l'espace alpin se rattache aussi le mythe du «bon sauvage»:

*«Nulle part la manière de vivre et les mœurs ne sont aussi simples que celle des bergers et des vachers; ces bonnes gens montent des vallées sur la montagne avec leurs bestiaux, lorsque les Alpes sont dégagées de la neige qui les couvrait; ils y passent l'été sous des cabanes».*¹

Au cours du XVIII^e siècle, la production et le commerce du fromage d'alpage progressent en Gruyère. L'armailli devient l'un des principaux acteurs de l'économie régionale. Malgré son importance réelle, il n'est pourtant pas l'objet d'une véritable représentation par les Gruériens. Le «pays des armaillis» n'existe pas encore dans l'imaginaire collectif.

II.b. La renaissance culturelle de la Gruyère

Dans ce contexte, pour les voyageurs étrangers, «les Gruériens apparaissent comme des sortes de fossiles anthropologiques arrivés intacts du fond des âges»². A l'occasion d'un voyage en Suisse en 1785, Madame de La Briche, visiblement influencée par le rousseauisme, fantasme sur l'«état de nature» bienheureux des vachers gruériens et en oublie le soulèvement populaire qui a eu lieu seulement quatre ans auparavant:

*«Nous les vîmes traire, nous vîmes faire le fameux fromage de Gruyère, nous mangeâmes d'une crème excellente. [...] Nous causâmes beaucoup avec ces bons bergers [...]. Ils ont toute la simplicité de la vie pastorale, contents de vivre dans un climat riant et fertile, sans impôt, sans corvée, sans vexation d'aucune espèce. La vue de ce peuple heureux me rendit heureuse moi-même.»*³

¹ Jean-Benjamin de LA BORDE: *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, Paris, 1780, vol. 1, p. 103.

² Patrice BORCARD: «Voyage autour d'une image. L'invention de la Gruyère (XVI^e-début du XX^e siècle)», in *Cahiers du Musée gruérien*, Bulle, 1989, p. 9.

³ Pierre de ZURICH: *Les voyages en Suisse de Madame de La Briche en 1785 et 1788*, Neuchâtel, 1935, pp. 102-103.

Teintée de primitivisme, la description idyllique de la Gruyère, faite par les étrangers de passage, ne correspond pas à la réalité vécue par ses habitants. Il reste cependant que les citadins en mal d'exotisme stimulent ainsi l'émergence d'une identité gruérienne.

En cette fin de XVIII^e siècle, c'est surtout grâce au doyen Bridel que l'ancien comté de Gruyère va renaître culturellement de ses cendres. En 1798, à l'instant même où la vieille Suisse s'effondre, le folkloriste Bridel met en garde les Gruériens contre les périls venus «d'en bas»:

«N'enviez rien aux autres nations; laissez voyager vos fromages au dehors; mais vous, ne sortez pas de l'enceinte protectrice de vos rochers».⁴

En écrivant l'histoire des mœurs et des coutumes de la Gruyère, le pasteur de Château-d'Œx est le premier à saisir le caractère, présenté comme unique, de son paysage, de sa civilisation pastorale, de sa langue et de son histoire. Selon Robert Loup, il est l'inspirateur du «gruyéranisme»⁵, c'est-à-dire d'une culture typiquement gruérienne qui se développera durant le XIX^e siècle, et pour Patrice Borcard, il est même «l'inventeur» de l'image de la Gruyère».⁶ Alors que l'Ancien Régime est fortement secoué en Gruyère par la révolution Chenaux puis par l'invasion française de 1798, les Gruériens recherchent peu à peu des permanences sécurisantes, c'est-à-dire une identité dans un monde en mutation.

III. L'armailli, archétype du Gruérien au caractère pastoral et au passé médiéval (première moitié du XIX^e siècle)

Comme d'autres stéréotypes régionaux, l'image de l'armailli est bien floue lorsque commence le XIX^e siècle. Mais la célébration naissante d'une civilisation pastorale en Gruyère et la découverte, à la fin du XVIII^e siècle, des différents costumes régionaux constituent sans doute une base nécessaire à la formation du lieu de mémoire.

Les remous provoqués par la chute de l'Ancienne Confédération ainsi que la transformation de l'économie fromagère en Gruyère engendrent des incertitudes nouvelles. Au début du XIX^e siècle, la concurrence entre la production de montagne et la production de plaine du gruyère augmente, au dépens de la première. Dans les années 1820-

⁴ Philippe-Sirice BRIDEL: «Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes», in *Le conservateur suisse, ou recueil complet des Etrennes helvétiques*, Lausanne, 1814, vol. IV, pp. 196-197 (Première édition dans *Les Etrennes helvétiques* de 1798-1799, vol. XVI-XVII).

⁵ Robert LOUP: *Un conteur gruérien. Pierre Sciobéret. 1830-1876*, Fribourg, 1929, p. 183.

⁶ Patrice BORCARD: «Voyage...», in *op. cit.*, p. 11.

1830, une grave crise frappe la fromagerie alpestre. S'il existe toujours réellement, le métier d'armailli fabriquant le gruyère sur l'alpe semble cependant menacé par ces bouleversements de l'économie alpestre.

III.a. Les premières représentations de l'armailli: la floraison du mythe de l'«âge d'or»

Face à cette mise en péril, une certaine image de l'armailli est sauvegardée à travers les premières représentations iconographiques qui apparaissent en petit nombre déjà à la fin du XVIII^e siècle. Celles-ci émanent de deux milieux différents.

Dans les années 1820 essentiellement, quelques artistes étrangers au monde rural peignent et gravent de nombreux portraits de vachers gruériens, complétant ainsi visuellement les descriptions de voyageurs. Ces imagiers de la vie champêtre sont tous charmés par le caractère original de la Gruyère, encouragés par les étrangers désireux d'en avoir un souvenir et motivés par un souci quasi ethnographique de reproduire l'image de l'armailli.

D'autre part, un peu avant le milieu du XIX^e siècle, les premières *pozas* sont peintes par des Gruériens proches de la vie campagnarde. Peintures réalistes et naïves, elles témoignent d'un art populaire typiquement régional⁷ qui met en scène les principaux symboles identitaires de la Gruyère pastorale: les vaches, le train du chalet, la montagne avec ses chalets, le vert de ses pâturages et bien sûr les armaillis. Pour compenser le déclin de la production de montagne du gruyère, et même si l'activité fromagère se poursuit en plaine, les paysans du lieu, en accrochant des tableaux «commémoratifs» au-dessus des portes de grange, tentent ainsi de conserver, dans leur mémoire collective, le souvenir d'une civilisation alpicole qui fut à son apogée à la fin des Temps Modernes.

Comme les représentations iconographiques, les textes traduisent ce souci de fixer une certaine image de l'époque dorée de la Gruyère. Étroitement lié à la sauvegarde de la culture paysanne gruérienne figure ainsi le retour à un Moyen Âge idéalisé, c'est-à-dire à la Gruyère médiévale d'avant le partage de 1554-55. Dans l'imaginaire, les anciens comtes de Gruyère deviennent de bienveillants et courageux «rois-pasteurs» aimés de leurs sujets montagnards. Si, en ce XIX^e siècle naissant, le comte n'est plus qu'un héros de l'imagination, les bergers, eux, ont traversé les siècles. Les folkloristes élèvent l'armailli au rang de gardien d'une civilisation qui a certes perdu son indépendance, mais pas sa mémoire du lieu...

Bien que, dans les années 1830, l'armailli ne soit pas encore le Gruérien par excellence, son image est à cette époque déjà érigée en stéréotype, si l'on juge avec quelle

⁷ Ces tableaux se trouvent plus précisément en Gruyère et dans les districts voisins. En Appenzell, il y a aussi une tradition de peintures représentant des vachers avec leur troupeau.

virulence Alcide de Forestier, un Français de passage, combat certaines croyances romantiques qui semblent généralement enracinées dans les mentalités:

«Que n'a-t-on pas dit en effet des chalets de la Suisse, ou simplement des chalets de la Gruyère? [...] On regarde un chalet comme l'accessoire obligé d'une nouvelle Arcadie; c'est le séraphique séjour des habitants d'un autre paradis terrestre. [...] Dans ce bienheureux séjour [...], les habitants y vivent de crème et d'œufs frais. La bergère a les mains blanches et ressemble d'ailleurs à toutes les bergères des opéras-comiques français; le berger est un Colin en chemise de batiste. A leurs moments perdus, ils chantent des romances et peignent le paysage. Voilà l'idée qu'on se fait assez volontiers d'un chalet, charmante copie d'un tableau qui, nous le répétons, n'existe pas. Comme nous sommes tenu de dire ici la vérité, la voici:

Ce qu'on appelle chalet dans les montagnes de Gruyère n'est autre chose que l'habitation d'un troupeau de vaches, conduit par un maître armailli (vacher) [...]. Quand les habitants de l'étable sont fatigués, ils s'étendent sur la soupente qui leur sert de siège, et voilà leur lit. Quand ils ont faim, ils cassent du biscuit à coups de hache, et se gorgent de petit-lait; voilà leur nourriture.»⁸

III.b. L'armailli, symbole d'une région qui s'affirme

Grâce aux changements politiques et sociaux du milieu du siècle et à la réhabilitation officielle de Chenaux par les radicaux de 1848, la Gruyère devient le pays de la liberté. En outre les nombreux écrivains et poètes gruériens⁹ de la revue *L'Emulation* (1841-1856) s'appliquent à donner «*du corps au personnage typé que devient peu à peu le Gruérien [...]. Cette image du Gruérien s'articule autour d'un personnage type, d'une langue et d'une culture. Car il n'existe qu'un seul Gruérien: l'armailli, qu'on rencontre autour du chalet avec «son gilet bouffant et sa calotte de cuir, au sachet de sel suspendu sur l'épaule, plongeant un bras nerveux dans l'étuve du fromage».* Son patois lui donne une personnalité plus forte encore.»¹⁰ Comme d'autres lieux de mémoire en gestation, l'armailli accentue ainsi le particularisme régional de la Gruyère. L'habit typique de ses habitants, qu'on se passait de père en fils sans lui reconnaître une valeur symbolique particulière, devient de manière imperceptible l'emblème d'un peuple qui s'affirme identitairement.

⁸ Alcide de FORESTIER: *Les Alpes pittoresques. Description de la Suisse*, Paris, 1837, pp. 42-43.

⁹ Bussard (1800-1853), Glasson (1817-1864), Bornet (1818-1880), Majeux (1828-1885), Sciobéret (1830-1876), Sterroz (1834-1902).

¹⁰ Patrice BORCARD: «Voyage...», in *op. cit.*, pp. 18-19.

IV. L'armailli romantique (seconde moitié du XIX^e siècle)

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'esprit gruérien ne cesse de se consolider. Parallèlement aux transformations économiques, les données culturelles prennent une importance accrue; la renaissance des études historiques et un renouveau littéraire renforcent la différence, offrant au singularisme gruérien des atouts nouveaux.

IV.a. L'éclosion de la littérature gruérienne

Dans les premières décennies du second XIX^e, il y a tout d'abord les recherches historiques d'Hisely qui, malgré son aspiration à la rigueur scientifique, ne peut s'empêcher d'idéaliser la Gruyère, «une contrée pastorale qui forma pendant plusieurs siècles un petit empire [gouverné par des] rois pasteurs.»¹¹ La grandeur du paysage et sa beauté pittoresque déterminent le caractère des Gruériens qui forment «une race de pâtres et de cultivateurs»¹².

Ensuite, durant la même période, une littérature populaire florissante se développe en Gruyère. Les principaux sujets en sont le passé médiéval et la vie pastorale de la région. Chantre des scènes de la vie champêtre et du pays montagnard, Pierre Sciobéret est un représentant significatif de ce courant littéraire teinté de romantisme et de régionalisme. Par son lyrisme, *Colin l'Armailli*¹³ évoque parfaitement la Gruyère romantique et contribue, grâce à son succès populaire, à fixer durablement une certaine image de l'armailli dans l'inconscient collectif. Le succès de l'œuvre de Sciobéret est un exemple parfait de compensation de l'imaginaire: à un nouveau recul de la production de montagne devant la fabrication de plaine succède la description littéraire embellie et exaltée de l'armailli fabriquant le fromage dans le chalet d'alpage. Les mentalités se réfugient dans l'«âge d'or» révolu de la Gruyère pastorale. Alors que, vers la fin du premier XIX^e siècle, la montagne perd définitivement son monopole de la fabrication du fromage, l'imaginaire gruérien, lui, trouve ainsi sécurité et identité dans la figure mythifiée de l'armailli en bredzon.

Avec une ferveur très régionaliste, *L'Armailli des Alpes gruyériennes* de Célestin Castella¹⁴ ou *L'Ermailli du Moléson* d'Ignace Baron portent aux nues le nouveau «héros»:

¹¹ Jean-Joseph HISELY: *Histoire du Comté de Gruyère*, Lausanne, 1855, vol. 1, pp. 1-2.

¹² *Ibid.*, p. 477.

¹³ Pierre SCIOBÉRET: *Colin l'Armailli. Scènes de la vie gruyérienne*, Fribourg, 1854, pp. 117-200.

¹⁴ Célestin CASTELLA: *L'Armailli des Alpes gruyériennes au retour du printemps. Nouvelle chanson populaire et patriotique pour les montagnards de la Gruyère*, Bulle, s.d. (vers 1870-1880).

«Je suis le roi de la montagne, / Trônant au séjour des hivers! / Je suis plus grand que Charlemagne, / Puisqu'à mes pieds j'ai l'univers! / Oui, Moléson vaut un empire: / Pour Louvre j'ai mes beaux chalets; / Mon peuple ignore le délire, / Fatal aux grands et aux palais.»¹⁵

Montagnard aux mœurs simples et vertueuses, l'armailli représente le vrai Gruérien: un patriote de district à l'âge des nationalités. Symbole conservateur, il n'incarne pas le progrès perturbateur, mais l'ordre ancien. Un bouclier contre des dangers que l'on imagine imminents: industrialisation, révolution technique, croissance urbaine.

IV.b. La mise au point du stéréotype

Au cours du dernier tiers du XIX^e siècle, «le «gruérianisme» connaît là un de ses sommets. Un artiste symbolise ce moment: Joseph Reichlen [...]. Ce Gruérien de naissance s'est senti, depuis sa jeunesse, investi d'une mission, celle de sauvegarder ce qu'il considère comme «l'âme du pays»»¹⁶ Dans son œuvre et ses deux publications périodiques, *Le Chamois* (1869-1872) et *La Gruyère illustrée* (1890-1913), les thèmes dominants de la mythologie gruérienne s'expriment avec une force inconnue jusque-là. La popularité de l'armailli n'a jamais été aussi grande. «Les revues de Reichlen effectuent la mise au point définitive du stéréotype de l'armailli. [...]. Au début du siècle, l'armailli barbu et robuste, rempart contre les maux de la ville est prêt à envahir la littérature touristique.»¹⁷ D'un impact moins important sur les mentalités locales que l'œuvre de Reichlen, les écrits de Victor Tissot et la poésie d'Eugène Rambert participent aussi à l'affermissement du stéréotype de l'armailli romantique:

«Coiffé de l'antique béret, / Il porte un veston de toile, avec de courtes manches, / D'où sortent des bras nus aux chairs fermes et blanches. / Il a le front candide et le menton replet / D'un vacher de trente ans, toujours nourri de lait. / C'est l'armailli, le chef. A lui, l'œuvre sacrée, / Espérance du jour, labeur de la soirée: / Le fromage à former, délicat, savoureux, / Digne d'un armailli de son art amoureux!»¹⁸

¹⁵ Ignace BARON: «L'Ermailli du Moléson», in *Poésies*, Fribourg, 1876, p. 195.

¹⁶ Patrice BORCARD: *Joseph Bovet 1879-1951. Itinéraire d'un abbé chantant*, Fribourg, 1993, pp. 70-72.

¹⁷ Patrice BORCARD: «Voyage...», in *op. cit.*, p. 23.

¹⁸ Eugène RAMBERT: «Au chalet», in *Les Gruyériennes*, Lausanne, 1888, p. 25.

Outre la naissance en 1882 d'un journal local au titre évocateur, *La Gruyère*, le sentiment régional s'enrichit d'un nouvel emblème. Le notaire Currat commence, en 1881, une carrière mémorable de ténor en interprétant, lors du Tir fédéral de Fribourg, le *Ranz des vaches*. Selon un contemporain, «*ce fut un triomphe pour le chanteur, un délire patriotique pour la foule.*»¹⁹

Au moment même où leur nombre ne cesse de diminuer, les armaillis ont ainsi pour la première fois leur «vedette», leur porte-voix. «*Placide Currat a connu une notoriété certaine comme interprète du Ranz des vaches qu'il chanta aux Fêtes des vigneronns de 1889 et 1905. Ce «barde de la montagne» lança son liauba sur les scènes de Paris, Londres et Dublin. La carte postale et la gravure immortaliseront cette figure qui «incarnait le type même du Gruérien épris de liberté». Placide Currat, l'armailli romantique par excellence était conscient de sa valeur symbolique. Lorsque le périodique parisien L'illustration rend compte [en août 1889] de la Fête des vigneronns, Placide Currat et les armaillis gruériens occupent les trois quarts des gravures qui illustrent le texte; révélateur de leur popularité et de la place qu'ils occupent dans l'affectif collectif.*»²⁰ La Gruyère profonde se sent de plus en plus menacée ou, du moins, vulnérable face aux transformations sociétales en cours qui ébranlent des valeurs et une identité que l'on considère déjà comme ancestrales. A nouveau l'imaginaire opère par compensation. Dans ce contexte, chaque élément du personnage incarné par le notaire Currat possède une portée identitaire: à travers la barbe virile, la fière allure du costume et le *Ranz des vaches* de l'armailli, c'est la Gruyère alpestre, agricole, patriarcale, catholique, libre et éternelle qui est chantée, celle qui est restée à l'écart des maux de la civilisation.

IV.c. Les préludes à la folklorisation du bredzon

Au succès éclatant du notaire Currat correspond un engouement populaire croissant pour l'habit de travail de l'armailli. En 1880 est fondé à Echarlens le groupe de musique «Les Armaillis» qui, d'emblée, adopte le bredzon pour uniforme. D'autres sociétés suivent l'exemple. Une forte délégation gruérienne en costume se rend ensuite en 1896 à Genève pour l'Exposition nationale où un chalet de la Gruyère est érigé. A l'entrée de l'Exposition, l'armailli «*reçoit son emblématisation suprême par sa présence sous forme de statue*»²¹. Monumentale, celle-ci constitue une véritable «*allégorie du*

¹⁹ G. de M.: «La mort de M. Currat, le chanteur des «Armaillis»», in *La Liberté* du 12.11.1906, p. 3.

²⁰ Patrice BORCARD: «Voyage...», in *op. cit.*, p. 24.

²¹ Gérald BERTHOUD, Bernard CRETTEZ et Yvonne PREISWERK: «La vache: corps, symbole et décor», in *Vache d'utopie*, Genève, 1991, p. 80.

“*Génie suisse*”²². Habit de travail ordinaire à l’origine, le bredzon est peu à peu récupéré par le folklore local qui en fait un costume d’apparat et la relique d’une époque vénérée, considérée comme plus heureuse.

Reste symbolique d’une civilisation originale, le bredzon sert aussi à se différencier des premiers touristes qui arrivent par le chemin de fer. L’effacement des distances menace les particularismes locaux. Dans d’autres régions du canton et de la Suisse, alors que la mode s’uniformise, de nombreux costumes typiques disparaissent.

En même temps que «*le bredzon des armaillis [...] finit par se fixer quant à sa couleur, à sa façon et à ses accessoires*»²³, l’armailli en tant que lieu de mémoire gruérien est, pour conclure ce point, véritablement ancré dans l’imaginaire collectif durant les dernières décennies du XIX^e siècle. Alors que le district s’ouvre lentement au monde, cette intégration de l’image compense le recul effectif des valeurs de l’Ancien Régime auxquelles se cramponnent pourtant les mentalités durant tout le XIX^e siècle. La force évocatrice du stéréotype est cependant telle qu’il va déborder le cadre de la Gruyère.

Avant que ne finisse ce siècle, l’armailli commence en effet déjà à incarner le canton de Fribourg et même la Suisse tout entière. L’économie, la culture, la politique s’emparent du symbole. La représentation iconographique de l’armailli, par sa mise en valeur, domine ainsi largement la couverture de *La Suisse inconnue*, livre de Victor Tissot publié à Paris en 1888. Sur une affiche de la «Société de développement de Fribourg», parue vers 1895, la figure de l’armailli occupe quasiment toute la surface de la publicité, alors que la vieille ville de Fribourg n’a droit qu’à une petite place.

V. L’armailli fribourgeoisé et politisé (première moitié du XX^e siècle)

V.a. Les débuts de l’embrigadement

La récupération de l’image de l’armailli à un niveau cantonal et même national s’inscrit dans un climat de politique culturelle active de la part de l’Etat. Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, une culture officielle est en effet institutionnalisée²⁴.

A la même époque, un conseiller d’Etat fribourgeois — pourtant très au courant des difficultés de la République — brosse un portrait idyllique de la Gruyère. Symptômes de la résistance au progrès et d’une certaine nostalgie du passé, les clichés nés à la fin du XVIII^e siècle resurgissent:

²² Jacqueline MILLIET et François VALLOTTON: «Petites histoires à cornes», in *Vache d’utopie*, Genève, 1991, p. 222.

²³ Marie-Thérèse DANIËLS: *Fribourg. Ses costumes régionaux. Freiburg. Die Volkstrachten des Kantons*, Fribourg, 1981, p. 122.

²⁴ Fête nationale (dès 1891), Bibliothèque nationale (1895) et Musée national (1898), Expositions nationales (1883, 1896, 1914), «Ligue suisse pour la sauvegarde du patrimoine national» (1905), «Ligue suisse pour la protection de la nature» (1909).

«Oh! la charmante idylle que celle de la montagne gruyérienne! Et qu'il fait bon aller la savourer dans les chalets où l'on est si bien reçu, où la crème est si épaisse et le foin si bon oreiller!»²⁵

Mais au début du XX^e siècle, cette image d'Epinal prend parfois une couleur nettement politique. Au temps de la République chrétienne, la figure de l'armailli sert ainsi parfaitement la culture conservatrice officielle. Les Gruériens...

«ont conservé un costume traditionnel: celui des armaillis. [...] En Gruyère, le curé a grande puissance sur ses paroissiens, car le respect du prêtre est inné chez eux, et lorsque «M. le curé a dit» quelque chose, ils se soumettent volontiers.»²⁶

«Chanteur national de l'hymne alpestre fribourgeois»²⁷ — c'est-à-dire du *Ranz des vaches* — à l'occasion de nombreuses fêtes patriotiques et promoteur de «la gloire de l'armailli»²⁸, le Gruérien Placide Currat est aussi notaire et, à l'époque du régime Python, député au Grand Conseil. Armailli par excellence dans la mémoire collective, il n'exerce pourtant pas réellement ce métier. Mais peu importe à l'imaginaire si l'habit ne fait pas le moine. Pour les Fribourgeois du début du siècle, le costume d'armailli est désormais «devenu, grâce à Currat, notre vêtement national.»²⁹ Les adjectifs «gruériens», «fribourgeois», et «national» qualifient tour à tour le même armailli. Cette confusion des termes rend manifeste le phénomène d'embrigadement dont fait l'objet la figure de l'armailli³⁰. Amorcée à la fin du XIX^e siècle dans le canton de Fribourg, l'industrialisation traîne dans son sillage le socialisme. Même si cette doctrine a beaucoup de mal à s'implanter dans un canton encore essentiellement rural, un danger supplémentaire pointe à l'horizon. L'augmentation de la population étrangère en Suisse au tournant du siècle suscite également une prise de conscience croissante des valeurs nationales. Alors que le pays s'inquiète de son sort, à la veille de la Première Guerre

²⁵ Louis ODY: «Produits du sol, commerce, industrie, voies de communication», in *Les Alpes fribourgeoises. La Gruyère*, Fribourg, 1909, p. 163.

²⁶ Auguste SCHORDERET: «En Gruyère. Villages et villageois», in *Les Alpes fribourgeoises. La Gruyère*, Fribourg, 1909, p. 194.

²⁷ G. de M.: «La mort...», in *op. cit.*, p. 3.

²⁸ Henri NAEF: «A nos amis», in *Lyôba!* Brochure éditée à l'occasion du 5^e anniversaire de l'Association Gruérienne pour le Costume et les Coutumes, s.l., 1933, p. 4.

²⁹ G. de M.: «La mort...», in *op. cit.*, p. 3.

³⁰ Encore plus que Currat, le Châtelois Robert Colliard, interprète du *Ranz des vaches* lors de la Fête des vigneronns de 1927, est engagé dans la politique: il est fondateur du parti agrarien fribourgeois et conseiller national.

mondiale, nationalistes et conservateurs ont plus d'une raison d'en appeler aux ancêtres. Dans un contexte presque aussi périlleux que celui de 1798, Gonzague de Reynold se tourne ainsi vers le doyen Bridel et admire en lui...

«le patriote [qui], au moment où, sous les coups de l'invasion française, la vieille Suisse déjà fissurée s'écroulait, [resta] fidèle à cette vieille Suisse, à la Berne patriote, au catholique Fribourg [et qui] a trouvé dans la Gruyère et dans les Alpes des raisons d'espérer. La Gruyère et les Alpes [sont le] refuge de la race primitive». ³¹

Durant la Première Guerre mondiale, les difficultés s'accumulent et mettent à mal la cohésion nationale. Fribourg et la Gruyère n'échappent pas à ces problèmes. A l'intérieur de ce cadre assez noir, l'image de l'armailli rassure.

Les années d'après-guerre annoncent une crise culturelle nationale qui va persister durant tout l'entre-deux-guerres. Désorientée par un monde bouleversé, la Suisse profonde doute. La croissance des villes, la désagrégation de la société, l'exode rural et l'individualisme ébranle l'identité helvétique. Économiquement la situation cantonale est également préoccupante. La crise économique et sociale des années trente touchent aussi durement le monde paysan; l'émigration ressemble à une hémorragie pour la campagne fribourgeoise. Le livre de Clément Fontaine, *L'âge d'or au pays de Gruyère* (1933), est ainsi manifestement un contrepoids de l'imaginaire à une réalité angoissante. Les mentalités fuient le réel pour se réfugier dans une époque où...

«l'alpe était prospère, l'armailli avait moins de peine, le pays était d'une richesse inouïe. C'était alors le glorieux temps de l'âge d'or. [...] La prospérité était si grande chez les armaillis de ces temps reculés, qu'il n'était point rare de les voir jouer aux quilles avec des fromages.» ³²

Dans ces années sombres, les Fribourgeois cherchent une échappatoire et trouvent un guide qui va les faire chanter: l'abbé Bovet.

V.b. L'armailli au service de l'abbé Bovet, barde du canton

«Durant tout l'entre-deux-guerres, aucune manifestation officielle, aucune commémoration, aucune fête cantonale de chant, de musique ou de tir n'a échappé à

³¹ Gonzague de REYNOLD: «La Gruyère», in *Cités et Pays suisses*, Lausanne, 1914, vol. 1, p. 133 (article tout d'abord publié en 1913 dans *La Semaine littéraire*, n° 21 du 22 mars 1913).

³² Clément FONTAINE: *L'âge d'or au pays de Gruyère*, Hauteville, 1933, p. 18.

Joseph Bovet. Autant Lully fit vibrer la cour de Louis XIV, autant Bovet monopolisa la production musicale officielle du régime conservateur fribourgeois.»³³ L'abbé Bovet reprend les thèmes gruériens de la civilisation médiévale et pastorale et leur donne un écho inédit. Utilisées maintes fois dans son œuvre, la figure de l'armailli fribourgeoisisé et marqué du sceau «Dieu et Patrie» s'impose à l'extérieur du canton. Devant l'industrialisation qui se propage lentement à l'intérieur de la citadelle catholique, de larges couches de la population nostalgiques s'évadent mentalement en remontant «là-haut sur la montagne»³⁴, au temps mythique où l'entente entre Dieu, l'homme et la terre était idéale. Pour le canton catholique, l'armailli incarne cet homme de l'«âge d'or».

Malgré sa régression, et même s'il est toujours quelque peu parlé «en privé», le patois est à nouveau utilisé «publiquement» grâce aux chants très populaires de l'abbé Bovet. Les festivals bovétiens revalorisent aussi le costume d'armailli. La fin des années 20 et le début des années 30 signifient d'ailleurs le grand renouveau du costume d'armailli.

Imprégnée de l'idéologie conservatrice mythifiant l'union du peuple et de la terre, l'image de l'armailli présentée par l'abbé Bovet participe donc pleinement à la culture officielle de la défense nationale spirituelle qui se développe dans les années trente et durant la Seconde Guerre mondiale. Le réduit national commence déjà sur le flanc des Préalpes fribourgeoises:

*«En pleine crise, notre montagnard nous donne un grand exemple: il se suffit presque à lui-même et vit sur son propre fond.»*³⁵

Dans un pays d'armée de milice encerclé, l'armailli symbolise le vrai Suisse, le paysan de montagne prêt à défendre et à nourrir la patrie, un citoyen modèle fidèle aux anciennes valeurs.

V.c. L'essor du costume et la recrudescence du gruérianisme

Devant la montée des périls, il devient urgent de sauver sa culture. De plus, face à la fribourgeoisisation de leurs symboles identitaires, les Gruériens ont l'air de vouloir récupérer leur identité «volée». Un courant régionaliste souffle sur le district dans les années 1920. A travers de nouvelles associations, comme «Les Armaillis de la

³³ Patrice BORCARD: *Joseph Bovet...*, op. cit., p. 202.

³⁴ Première phrase du (célèbre) chant *Le vieux chalet*, écrit et mis en musique par Joseph Bovet.

³⁵ Fréd. de DIESBACH: «L'armailli fribourgeois», in *Vie - Art - Cité*, juillet 1936, (s. p.).

Gruyère» (1920), les habitants du district revendiquent leur costume local. En 1923, le Musée gruérien ouvre ses portes: la civilisation de l'armailli y occupe une place importante. Le premier conservateur du Musée est Henri Naef, un Genevois plus Gruérien que les Gruériens eux-mêmes. Par ses écrits et son intense activité, ce «*Bridel du XX^e siècle*»³⁶ sut, selon Denis Buchs, «*favoriser en Gruyère une prise de conscience populaire des valeurs du patrimoine culturel.*»³⁷

L'«Association gruérienne pour le costume et les coutumes» (AGCC) est constituée en 1928. Moins chargés identitairement et moins fonctionnels que le bredzon gruérien, les autres costumes régionaux du canton sont tombés peu à peu en désuétude dès la première moitié du XIX^e siècle, exception faite du Kränzli singinois. Face à ce dépérissement de tous les autres costumes, l'AGCC a donc le devoir «*d'encourager les armaillis à la constance*»³⁸. Contre les méfaits du progrès, on adopte la politique de l'endiguement. Premier groupe de ce type dans le canton, l'AGCC se répand bientôt au-delà du district de la Gruyère. En 1933, s'ajoute au sigle «AGCC», la complétive: «...et groupes affiliés du canton» et, en 1939, naît la «Fédération fribourgeoise du costume et des coutumes». Véritable promotrice et plus tard chef de file du mouvement folklorique fribourgeois, l'AGCC a ainsi certainement contribué à rendre populaire le costume de l'armailli dans le canton de Fribourg. Avec l'abbé Bovet, l'AGCC est par conséquent un des vecteurs les plus importants de la fribourgeoisisation de l'armailli.

En 1933, Henri Naef, le fondateur de l'AGCC, confère au bredzon de l'armailli «*la valeur d'un emblème*»³⁹ pour la Gruyère; il est même «*devenu une sorte d'uniforme.*»⁴⁰

Mais, à une époque où la résistance aux fascismes exige une solidarité de tous les citoyens, le conservateur des traditions gruériennes approuve aussi l'extension du bredzon à d'autres régions:

«C'est donc bien le costume d'armailli [...] qui est devenu le costume national des Gruériens. A ce point même que nous le voyons s'étendre peu à peu, telle une tache d'huile. Pourquoi ne franchirait-il pas un jour la frontière fribourgeoise pour devenir symbolique dans toutes les régions de Suisse romande où il ne s'est pas conservé de tradition particulière? Il n'est pas nécessaire de savoir traire pour être un bon Suisse.

³⁶ L'expression est de Patrice Borcard.

³⁷ Denis BUCHS: «Henri Naef», in *Encyclopédie du Canton de Fribourg*, Fribourg, 1977, vol. 2, p. 489.

³⁸ Henri NAEF: «A nos amis», in *op. cit.*, p. 4.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Henri NAEF: «Les Costumes fribourgeois d'aujourd'hui», in *op. cit.*, p. 28.

[En portant le costume des bergers, celui de nos aïeux,] *un citadin s'honore lui-même et rend hommage à sa patrie en se solidarissant avec le montagnard son frère.*»⁴¹

La littérature participe également au mouvement régionaliste. L'ouvrage de Louis Blanc, *Au pays de Gruyère*, est une exaltation parmi d'autres du terroir:

*«La vie des armaillis s'écoule ainsi, rustique et bien remplie. Le calme, le sentiment du devoir accompli, le grand air de la montagne, donnent à cette race le sentiment de sa valeur.»*⁴²

Deux ans après que les armaillis fribourgeois eurent obtenu un succès national à la Landi de Zurich, la société des «Barbus de la Gruyère» est fondée (1941). Grâce à ces armaillis «à la Placide Currat», l'image romantique du XIX^e est nettement réactivée. En 1943, c'est le groupe des «Armaillis de la Haute-Gruyère» qui est créé: dans le but de reconstituer l'entité historique disparue de l'Ancien Comté, cette association recrute ses membres entre Le Pâquier (FR) et Rougemont (VD), débordant ainsi les frontières cantonales.

Le patriotisme gruérien se retrouve aussi après 1945. *Sous la Bannière de la Grue* est à ce titre un livre significatif. Tous les thèmes identitaires de la Gruyère médiévale et pastorale, celle de l'«âge d'or» des armaillis sont repris:

*«Les Gruériens étaient et restent des bergers et des armaillis; leur beau pays est et restera réservé essentiellement à l'alpage et à la pâture des troupeaux. [...] Ainsi le cadre alpestre, le climat et le travail ont hissé le Gruérien à un niveau supérieur et typique, qui le distingue des autres bergers. [...] Les pâtres de Gruyère [ont] gardé le souvenir et le désir d'un état idéal et parfait, d'un âge d'or des armaillis, d'une sorte de paradis terrestre situé au milieu de l'Intyamont, où la confiance, la paix et la bonté existaient parmi les hommes et les animaux, où le bonheur et la bénédiction divine régnaient sur les alpages et sur les monts, dans les vallons et dans les plaines.»*⁴³

⁴¹ *Ibid.*, pp. 29-30.

⁴² Louis BLANC: *Au pays de Gruyère*, Bulle, 1934, p. 80.

⁴³ Gotthold SCHMID: «Les souvenirs de l'alpage et de la vie des bergers», in *Sous la Bannière de la Grue. Histoire et Légendes du Comté de Gruyère*, Fribourg, 1946, pp. 194-195.

VI. L'armailli folklorisé (seconde moitié du XX^e siècle)

VI.a. Augmentation de la folklorisation ainsi que de l'exploitation touristique et publicitaire du stéréotype

Dans le deuxième après-guerre, les changements socio-économiques s'accélérent. Ouvert comme jamais auparavant, Fribourg amorce un rattrapage sur les autres cantons suisses, mais, dans le même temps, la civilisation de l'armailli ne cesse de perdre de sa réalité. A nouveau, les mentalités s'inquiètent de ce recul et certains reparlent de sauvegarde du patrimoine⁴⁴.

Mais le monde tourne. La modernisation de l'agriculture s'intensifie, la tertiariation de la montagne par le tourisme augmente, l'attrait du secteur primaire et la population rurale diminuent. Avec près de mille départs par an entre 1945 et 1960, le canton subit une vague considérable d'émigrations comparable seulement à celle de 1920-1930. Si, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, l'agriculture est encore le secteur économique le plus important du canton, elle est dépassée dès le début des années 1950 par l'industrie et dès la fin de cette même décennie par les services⁴⁵.

Les mentalités, toujours lentes à se transformer, remédient à cette mutation rapide de la structure économique du canton par une compensation de l'imaginaire. Au mois de mai 1956, pour la première fois, a lieu la Fête de la poya à Estavannens. Ce spectacle folklorique codé, dans lequel se trouvent beaucoup plus de descendants, plus ou moins urbanisés, d'une civilisation pastorale qui se désagrègent que de véritables armaillis, a l'allure d'une cérémonie religieuse: à la Poya, «*on y vint comme à une célébration.*»⁴⁶

Des années 1950 au milieu des années 1970, la production du fromage en altitude est quasiment abandonnée. En 1976, il n'y a plus que 8 chalets d'alpage à produire du gruyère. Alors que la société rurale et montagnarde vit une crise d'identité profonde, alors que son produit ancestral — le gruyère d'alpage — semble devoir irrémédiablement disparaître, la fromagerie de démonstration de Pringy est inaugurée en 1969. Dans ce temple de la modernité et du souvenir, le décalage entre réalité et imaginaire n'a peut-être jamais été aussi évident. Entamée réellement dans le canton durant la seconde moitié des années 1950, la croissance rapide de l'économie montre de plus en plus des signes d'essoufflement dès le début des années septante. En réaction au développe-

⁴⁴ Voir Henri GREMAUD: «*Coutumes de l'alpage au pays de Gruyère*», in *Folklore suisse. Bulletin de la Société suisse des traditions populaires*, Bâle, 1949, pp. 40ff.

⁴⁵ Voir Michel CHARRIÈRE et Anton BERTSCHY: *Fribourg. Un canton, une histoire*, Fribourg, 1991, p. 120.

⁴⁶ Henri GREMAUD: «*En Gruyère: le folklore vivant*», in *Les cahiers de la fondation Charles Plisnier*, Bruxelles, 1958, p. 74.

ment industriel, mais aussi considérée comme source de revenu supplémentaire en période de crise, l'artisanat populaire jouit d'un nouvel attrait. C'est dans ce contexte que se situe le succès du marché folklorique tenu à Bulle dans ces années-là. Bredzons, capettes et loyis, cuillères sculptées et baquets à crème, sonnailles sont autant de souvenirs et de cadeaux possibles proposés par les artisans au public, formé souvent d'anciens Gruériens installés à l'extérieur à cause de l'exode rural.

La publicité récupère aussi l'image romantique de l'armailli à la barbe fleurie. Avant même que la société de consommation ne se généralise durant les «Trente Glorieuses» (1945-1973), un commerçant bullois de «denrées coloniales en gros» vante d'ailleurs, en 1934, son «*bon café, l'«Armailli»*»⁴⁷. Au début du XX^e siècle, la figure de l'armailli illustre déjà les emballages de chocolat au lait. Comme au début de ce siècle, les affiches touristiques et les guides actuels emploient également le stéréotype.

Moins brutal que dans l'Oberland bernois, mais malgré tout bien réel à partir des années 1950, le développement touristique de la Gruyère se nourrit également de l'image archaïsante de l'armailli. On ne compte plus les prospectus et les cartes postales représentant des armaillis aux allures de patriarches. Chaque élément se rapportant peu ou prou à l'armailli est récupéré à des fins économiques. Pour les critiques de la société de loisirs actuelle⁴⁸, le tourisme et le folklore s'acharnent, pour d'obscurs motifs, à maintenir en vie une culture bien morte. Sans se soucier des arrière-pensées lucratives du tourisme, d'autres, beaucoup plus nombreux, se régalaient par contre de cette culture folklorisée. Dans l'imaginaire collectif, la représentation idyllique de l'armailli a un sens: elle alimente la mémoire commune et apporte un contrepoids rassurant aux inquiétudes présentes.

Le lieu de mémoire constitue aujourd'hui autant un facteur de prospérité économique qu'une valeur culturelle utile à l'affirmation identitaire d'une région. Face à l'acculturation grandissante de l'ancienne société par le nivellement des particularismes (généralisation de la consommation, standardisation de la culture, etc.), l'image de l'armailli, même folklorisée, reste en effet l'expression plus ou moins pure d'une communauté qui ne perd pas la mémoire.

En 1980, Charmey crée une fête annuelle de la Désalpe, «*une grande foire aux coutumes*»⁴⁹ qui attire les Gruériens ainsi que de nombreux touristes. Le même genre de manifestation folklorique est inventé à Albeuve, à Semsales et, dans le Pays d'Enhaut, à L'Etivaz. A l'instar d'autres régions agricoles, la Gruyère...

⁴⁷ Publicité de Nicolas Gex dans le livret de fête du festival *Chante, Grandvillard*, Bulle, 1934, p. 42.

⁴⁸ Voir les propos de l'ethnologue Bernard Crettaz recueilli par Patrice BORCARD: «Pour Bernard Crettaz, nous sommes entrés dans l'«ère du n'importe quoi»», in *La Liberté* du samedi 20/dimanche 21 novembre 1993, p. 25.

⁴⁹ Valérie BORY: «Vache de culture! Modzons et bredzons», in *Femina*, n° 47, 20 novembre 1988, p. 14.

«offre de façon tout à fait étonnante le double aspect d'une agriculture ultra-moderne, dans une région elle-même en train de passer vers une ultra-modernité technologique et économique, et en même temps, une sorte de continuation, voire de réactivation des formes anciennes de la civilisation pastorale.»⁵⁰

A la manière en quelque sorte d'Alcide de Forestier qui s'élevait contre l'image embellie de l'armailli et de son environnement en 1837 déjà, aujourd'hui, l'observateur critique constate la théâtralisation d'une certaine vie alpestre qui n'existe plus que dans l'imaginaire. Si la démythification du stéréotype est à peu près aussi ancienne que son idéalisation, celle-là semble toutefois s'intensifier en cette fin de XX^e siècle. Nous sommes rentrés dans l'ère du doute.

VI.b. Poursuite du problème de la localisation du stéréotype et dépolitisation progressive de celui-ci

S'adressant à des touristes, parfois totalement étranger à la culture helvétique, les cartes postales et les publicités d'aujourd'hui attribuent souvent à l'armailli une dimension identitaire nationale, au même titre que le Cervin, les saint-bernard et les bergers appenzellois. Intitulées «Bye Bye la Gruyère», «Pays de Fribourg», ou «Love Switzerland», les cartes postales donnent de l'armailli une image d'Epinal dont les éléments remontent au XIX^e siècle. Entouré de vaches, de chalets et de montagnes, il est barbu, pittoresque et... hyper-actif: il danse, chante, lance le drapeau, joue du cor des Alpes, fabrique le gruyère, conduit le troupeau, etc.

A notre avis, le lieu de mémoire n'a jamais été aussi fribourgeois que du début des années 1930 à la fin de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire à l'époque où l'abbé Bovet, un Gruérien, avait la haute main sur la culture officielle du canton, où l'AGCC était à la tête du renouveau folklorique cantonal et où l'image de l'armailli servait admirablement bien le pouvoir conservateur de Fribourg. Mais même durant cette période, au plus fort de l'identification du canton à l'armailli, celui-ci n'est jamais devenu un lieu de mémoire exclusivement fribourgeois, un symbole dont la gruérianité aurait été gommée.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'ambiguïté identitaire du lieu de mémoire demeure, mais, à mesure que le second XX^e siècle avance, la dépolitisation progressive du stéréotype rend plus problématique sa localisation. A la suite des contraintes et des tensions accumulées d'une guerre mondiale à l'autre, la société se libéralise. C'est, dès 1950, l'heure des miracles économiques. Les symboles embrigadés par la défense

⁵⁰ Gérald BERTHOUD, Bernard CRETTEZ et Yvonne PREISWERK: *op. cit.*, p. 15.

nationale spirituelle perdent de leur force. Le barde du canton, Bovet, n'est plus là pour chanter l'armailli. Ressuscités par la «Fédération fribourgeoise du costume et des coutumes», les autres costumes régionaux renaissent à travers les sociétés folkloriques de leur district. La politique fribourgeoise continue à se pluraliser, les conservateurs, à perdre du terrain⁵¹ et les églises, à se vider insensiblement. Au cours du second XX^e siècle, à mesure que le canton se diversifie et perd de son monolithisme, chaque région fribourgeoise s'émancipe ainsi culturellement et retrouve peu à peu sa spécificité.

Des années cinquante jusqu'à aujourd'hui, l'importance du lieu de mémoire dans l'identité cantonale diminue, malgré la réintégration du symbole dans le patrimoine fribourgeois à l'occasion des manifestations importantes⁵². Toutefois Bernard Romanens, l'interprète du *Ranz des vaches* à la Fête des vigneronns de 1977⁵³, reste, en dépit de son succès national, «le produit d'une "culture gruérienne"»⁵⁴. En Gruyère, l'armailli est de toute évidence considéré comme spécifiquement gruérien.

Si l'armailli demeure encore actuellement le Fribourgeois typique à l'extérieur du canton, cela est surtout dû à l'«Association Joseph Bovet», fondée en 1957. Elle rassemble les Fribourgeois du dehors qui durent émigrer justement durant l'ère Bovet. Loin du pays et le plus souvent en ville, ils se rencontrent pour cultiver le souvenir en reprenant les hymnes bovétiens à la gloire de la Gruyère et en portant le bredzon, emblème de l'«âge d'or». Tentant de repousser l'acculturation, ils tiennent le costume de leurs parents pour un rempart symbolique contre la menace d'une perte d'identité. Pour les autres Romands, ils sont, avec leur bredzon, les vrais «Dzosets» fribourgeois.

Sanctuaires de nombreux lieux de mémoire, les musées nous révèlent la géographie actuelle des mentalités et confirment partiellement la thèse d'une réappropriation récente du lieu de mémoire par la Gruyère. Pendant que le Musée gruérien montre au public des costumes d'armailli, des poyas et d'autres objets évoquant fortement le personnage, le Musée d'art et d'histoire de Fribourg lui n'expose aucun de ces «restes», bien qu'il en ait quelques-uns dans ses dépôts.

L'analyse sommaire des prospectus touristiques indique que la ville de Fribourg, les districts du Lac et de la Broye n'intègrent pas, à l'heure actuelle, l'image de

⁵¹ Aux élections de 1966, ils perdent la majorité absolue au Grand Conseil et, en 1981, celle au Conseil d'Etat.

⁵² Fête de la poya d'Estavannens (1960, 1966, 1976 et 1989), Fête des vigneronns (1955 et 1979) et Exposition nationale (1964).

⁵³ Ironie de l'histoire, alors que la production du fromage d'alpage et les authentiques armaillis ont quasiment disparu, Bernard Romanens est le seul armailli de son état de tous les solistes qui ont chanté le célèbre chant à Vevey.

⁵⁴ Henri GREMAUD: «L'homme d'un terroir et d'une chanson», in *Adieu à... Bernard Romanens*, Vulliens, 1984, p. 72.

l'armailli dans leur campagne publicitaire. Comme pour le costume d'armailli, le secteur touristique de la Gruyère a très longtemps été le seul, du moins le plus vivant du canton. Or, depuis quelques décennies, les autres districts développent leur tourisme grâce à des arguments qui ne font plus, ou moins qu'en Gruyère, appel à l'image de l'armailli.

VI.c. Rupture dans la continuité: l'image des néo-armaillis

Malgré la complexification du lieu de mémoire, celui-ci a toujours été en quelque sorte fidèle à lui-même. Entre la découverte admirative du «bon sauvage» à la fin du XVIII^e siècle et l'émerveillement devant l'armailli folklorique de la fin du XX^e siècle, il y a une évidente continuité. Or, depuis quelques années, une autre image, quelque peu en rupture avec l'évolution bicentenaire du lieu de mémoire, se manifeste, certes très faiblement.

Même si la fabrication du fromage d'alpage connaît un certain renouveau dès la seconde moitié des années 1970⁵⁵, le nombre d'armaillis fabriquant le gruyère est très restreint et, de plus, les gardes-génisses font défaut. Pour faire face à la pénurie de personnel, les propriétaires de troupeau engagent alors, déjà dans les années soixante, toute personne disponible, des personnes âgées par exemple. Depuis le milieu des années septante, de jeunes marginaux citadins rêvant d'un utopique «retour à la nature» deviennent également vachers.

Après mai 68, ces jeunes citadins désirent réaliser une contre-culture à la société de consommation, bruyante et polluante. Les autochtones les appellent *pèlàs*, ce qui signifie chevelu, poilu. Ce terme patois a pris «une couleur nettement péjorative en désignant [ces] jeunes garçons et filles — étrangers à la région, aux cheveux longs et aux vêtements excentriques — employés comme gardes-génisses. Ce sens s'est encore étendu récemment et *pèlà* peut s'appliquer aujourd'hui à tout individu mal habillé, mal rasé, sale, crasseux».⁵⁶

Ces néo-armaillis sont très peu intégrés à la société gruérienne qui, en fait, les ignorent. Alors que l'armailli classique n'a cessé d'être perçu positivement⁵⁷ par l'imaginaire collectif, le néo-berger, bien qu'utile, est ressenti comme une menace pour l'identité gruérienne. L'imaginaire gruérien ne semble pas s'identifier à ces vachers

⁵⁵ Nombre de chaudières aujourd'hui: environ 35.

⁵⁶ Bernard DUMAS: *Les pèlà. Approche ethnologique des néo-bergers en Gruyère*, manuscrit, institut d'ethnologie, Neuchâtel, 1981, p. 3.

⁵⁷ La valeur positive du stéréotype n'est pas, à vrai dire, aussi évidente. A l'image la plus courante, celle de l'armailli libre et vertueux, s'oppose parfois la représentation négative du bouseux retardé. Cette image-ci n'apparaît toutefois que très rarement dans les sources écrites.

outrageusement différents. Héritiers d'un mouvement gauchisant, les pèlès sont trop «révolutionnaires» pour une sensibilité locale habituée à l'image conservatrice de l'armailli.

Si la bande dessinée *Zono*⁵⁸ est perçue par contre positivement, c'est sans doute parce que son personnage principal, Zono, reste très gruérien, bien qu'il vienne de la ville: il porte encore le bredzon et jure en patois.

VII. Conclusion

Ce survol rapide des images de l'armailli dans l'identité cantonale suscite presque autant de questions que de certitudes. Il reste que, à l'heure actuelle, le lieu de mémoire existe. Même inventé ou bricolé par le folklore, récupéré par la politique et l'économie, analysé par les chercheurs, l'armailli, comme d'autres lieux de mémoire, ne renvoie pas simplement à une culture nostalgique du passé. Il joue un rôle référentiel pour les Fribourgeois: une illusion peut-être, des images sûrement qui fondent l'identité cantonale. Mais qu'est-ce l'identité?

⁵⁸ BERGER: *Zono au pays des modzons*, Bulle, 1983; *La fée des Vanils*, La Tour-de-Trême, 1985 et *Zono en cabane*, Bulle, 1989.

Bibliographie

I. Sur l'identité gruérienne

Gérald BERTHOUD et al.: *Vache d'utopie*, Genève, 1991.

Patrice BORCARD: «Voyage autour d'une image. L'invention de la Gruyère (XVI^e-début du XX^e siècle)», in *Cahiers du Musée gruérien*, Bulle, 1989, pp. 6-36.

Denis BUCHS: «Traditions et art populaire», in *Le patrimoine alpestre de la Gruyère*, Bulle, 1992, pp. 45-53.

II. Sur l'activité fromagère

Roland RUFFIEUX et Walter BODMER: *Histoire du Gruyère en Gruyère du XVI^e au XX^e siècle*, Fribourg, 1972.

III. Sur le costume

Marie-Thérèse DANIËLS: *Fribourg. Ses costumes régionaux. Freiburg. Die Volkstrachten des Kantons*, Fribourg, 1981.

Cinquantenaire de l'Association gruérienne pour le costume et les coutumes. 1928-1978, Bulle, 1978.

IV. Sur quelques aspects particuliers de la civilisation de l'armailli

Alain GLAUSER: *Frontons et poyas: les frontons peints et les peintures de montée à l'alpage en Gruyère, Glâne, Sarine et Veveyse*, Neuchâtel, 1988.

Guy Serge MÉTRAUX: *Le Ranz des vaches. Du chant de bergers à l'hymne patriotique*, Lausanne, 1984.